

Notes sur la poésie

Joseph Bonenfant

Volume 6, numéro 3, printemps 1981

Philippe Haeck

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/200288ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/200288ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université du Québec

ISSN

0318-9201 (imprimé)

1705-933X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bonenfant, J. (1981). Compte rendu de [Notes sur la poésie]. *Voix et Images*, 6(3), 481-485. <https://doi.org/10.7202/200288ar>

Notes sur la poésie

par Joseph Bonenfant

BEAUSOLEIL, Claude, *Au milieu du corps l'attraction s'insinue*, Poèmes, 1975-1980. Préfaces de Paul Chamberland et Lucien Francoeur. Photographies de Daniel Dion, Ed. du Noroît, 1980, 236 p.

Discours très textualisé, qui ne semble exclure que l'invisible et le révolu. A-t-on remarqué comme la poésie de Beausoleil est visuelle — son texte aussi — clignotante, marcheuse, néonique, journalistique, et même écho-vedettée? Je m'en réjouis, si elle peut encore plus perdre sa conscience narcissique, parfois ennuyante. Ce recueil, qui valait un Prix Nelligan, marque un progrès vers une écriture plus transitive, plus publicitaire, et parfois, pourquoi pas, un peu plus malheureuse. Pourquoi pas?

BROSSARD, Nicole, *Amantes*, Quinze, 1980, 111 p., coll. «réelles».

La conscience dans le temps, la mémoire comme conscience, comme «marée spirale amoureuse», en des «textées» de poèmes. *Amantes* sont écritures, mémoires et voix nouvelles, les peaux et les quatre dimensions, bouches et figures naissantes, utopies, citations, cuisses et poitrines, spirales, phrases et séductions, fictions et substitutions. *Amantes* sont toutes lectures des écritures qui aiment.

BROSSARD, Nicole, *Le sens apparent*, Textes/Flammarion, 1980, 76 p.

Le récit, textuellement fracturé, maintient un suspense qui est avant tout un jeu de modalités, j'imaginai, je pensais. S'entrecroisent un flot d'actions ponctuelles, de réactions spontanées, de choses dites et vues, au point que, lecteur, on devient complètement complice d'un déroulement exclusif, non-agressif. Qui n'aimerait aussi Adrienne, Gertrude et Yolande, dont le récit actualise, en les entremêlant, les paroles et les amours? Je m'arrête moi aussi à penser qu'à un certain sens de vivre il n'y a plus de prose ni de poésie. Roman: cou et corps tordu. Plus qu'un crayon et du papier.

CAMPO, Mario, *Insomnies polaroids*, Trois-Rivières, Atelier de production littéraire de la Mauricie, no 12, 1980, 56 p.

Toute la violence américaine du bruit et des langues punk, la folie froide des annonces télévisées, des flashes publicitaires, la consommation d'image et de son. *L'insomnie moderne*, même tout ce qui détruit le sommeil de la nuit et la paix du jour. «Il erre dans des cités disproportionnées/en étranger sur sa propre planète/comme Bowie s'engouffrant incognito/dans le métro de Tokyo».

CHARLEBOIS, Jean, *Plaine Lune*, suivi de *Corps fou*, Éd. du Noroît, 1980, n.p.

Un art de mourir, destiné à un mieux-aimer et à un mieux-vivre, disloqué entre père et mère. Ayant regardé, le poète arrive à parler : «J'aime quand tu». Donc la conscience du temps, accrochée aux véhicules de l'amour et de la mort. Le poème oscille entre le fragment et l'aphorisme, l'amour entre le jour et la nuit. Ce langage se déroule hors de la grande métaphore. La réalité suffit au langage.

CIVIL, Jean, *Entre deux pays*, Éd. Sherbrooke, 1979, 99 p.

On est charmé par cette poésie qui marie les climats du Québec à ceux de Haïti, mêle personnages épiques et petites gens, de chaque côté du colosse américain, mais en le traversant. Poésie abondante, pleine de surprises lexicales, de rapprochements inédits. «Pour mon Pays récif dans la Mer des Caraïbes/pour ton Pays verrouillé dans la glace du Labrador/pour les deux Pays prisonniers dans un enelos d'étoiles». Poésie-cyclône, ou cerf-volant, de large envergure.

DES MARCHAIS, Gilles, *Demain d'hier l'antan*, Poésie/Leméac, 1980, 147 p.

Des poèmes comme il ne s'en écrit plus, taillés au diamant, stricts comme des anges gardiens, mais lexicalement débridés. On trouvera ici des dizains, des triolets (et des quasi-triolets de deux types) des rondels et des rondeaux de la plus pure eau, qui auraient excité l'envie de Charles d'Orléans et de Maurice Scève, qui eussent enchanté un Valéry. «Avec mots de mise et misère/Ces mots français québécoisés/Je toise tout à ma manière/Avec mots de mise et misère». Poésie d'un linguiste éminent à nulle autre, de québécoise, comparable.

DESRUISSEAU, Pierre, *Ici la parole jusqu'à mes yeux*, Écrits des Forges, 1980, 76 p., coll. Les Rouges-gorges, no 29.

Courts poèmes, de facture simple, disant l'attrait du silence, de la quiétude, du désert, de l'immobile, et le contact avec une nature qui ne *serait* que par le calme. Quelques mots suffisent pour parler, quelques instants pour entendre.

DÉRY, Francine, *Un train bulgare*, suivi de quelques poèmes. Monotypes de Renée Devirieux, Éd. du Noroît, 1980, 84 p.

Dans une écriture nette, percutante, le souvenir se meut, mais illuminé des visions du voyage en Europe de l'Est. Sofia, Varna, Rila, Constanta, Bucarest : un chapelet de noms qui rythment le découpage de la narration. C'est plein de collisions sémantiques du type Aquin. Sensation d'un déferlement retenu, contrôlé. Jamais le *je* ne s'oublie dans le voyage ; sinon, il se retrouve dans le texte, on peut le toucher du doigt.

DESAUTELS, Denise, *La promeneuse et l'oiseau*, suivi de *Journal de la Promeneuse*, Gaufrage et dessin de Lucie Laporte, Éd. du Noroît, 1980, 86 p.

Un long texte de tendresse, de souvenir. Où ce qui est raconté remonte vers l'enfance, la mère, la sœur. Les articulations sont internes, à la naissance du flot de paroles qui entraîne un lecteur. Suit *un journal*, encore facile, aussi lyrique, mais centré sur le plaisir d'écrire, après celui de revivre le temps de la petite fille qui traverse toutes les histoires. L'ample tissu protège et réchauffe un lecteur.

DION, Serge, *Océane ou les asperges du matin*, Éd. Asticou, 1980, 61 p., coll. Poètes de l'Outaouais, no 7.

Textes habilement présentés, variés ; une poésie sans complaisance. Où l'on perçoit, à sa disparition, l'importance de la mère. «Était-ce le songe inceste dispersé/en tes

mains de mère/en tes sens multiples». *Océane* est mère et poésie, vie et mort, femme et enfance. Une tendresse, même dans des mots entièrement nouveaux. On pense à la *chambre claire* où il est aussi question d'une mère vivante.

DUPUIS, Louis-René, *Kamarade Marlène*, poésie et prose. Éd. Naaman, 1980, 78 p., coll. «création», no 76.

Petites histoires prélevées sur le vécu, l'observable de la réalité, avant tout thetfordoise. Culture peu savante, mais dans son don de vérité, attachante, émouvante. Un souci de dire avec précision, d'émonder le texte, de bien frapper la chute. Le délinquant «espère bien/que monsieur le Juge se cassera une jambe/dont on fera un chandelier».

FELX, Jocelyne, *Feuillets embryonnaires*, Écrits des Forges, 1980, 65 p., coll. «Les Rivières», no 5.

Écriture au sens propre du corps travaillé par grossesse, «maternités érotiques», tremblements, et «sang réfractaire à l'histoire». Dans une prose abondante, travaillée comme dans «Ma grosse S X plosive», cette «poussée d'une vague plus forte que les autres», pour écrire comme pour accoucher. «Toute joie sent la profonde éternité». J. FELX s'énonce femme d'écriture et donne à lire aux hommes d'étranges maternités; elle écrit du bonheur.

CHAPDELAIN GAGNON, Jean, *L dites lames*. Avec quatre dessins de Lorraine Bénic, Éd. du Noroît, 1980, 81 p.

«Ce qu'elle voit, ce qui la ment et la nargue: un corps, une ponctuation... Elle se (dé)taille: une place, un soleil...» Un petit livre fascinant où il n'est question et chant (et observation) que d'elles. Peut-on, puis-je les rejoindre? Peuvent-elles m'en empêcher? Joie de lire quelque chose de neuf.

GIROUX, Robert, *L'appel d'air*, Éd. St-Germain-des-Prés, 1980, 63 p., coll. «chemins profonds».

Une voix nouvelle. «Yeux de neige» est une suite poétique où le récit raconte un malheur. Les textes suivants, «les mots d'ire» et «le droit fil» ressemblent à une paix conquise. Toute culture se taisant, tout mallarméisme mis en retrait, on assiste à une sorte de pur avènement de parole, ou plutôt d'écriture. «Miroir possédé d'encre/j'ancre enfin ma plume/et m'envole». Cette désinvolture mènera loin son auteur.

ISIDORE, Guy, *Trois poèmes sans légende*, Éd. Naaman, 1980, 49 p., coll. «création», no 79.

La densité, la nostalgie, la tendresse haïtiennes en longs poèmes paragraphés de suites en grappes. «Cécité de grand soleil/soif des colères égorgées/des terres arables émasculées/quelle hécatombe/le jour renaît». Un souffle puissant et retenu, recréant le pays natal déchiré.

JACOB, Suzanne, *Poèmes I. Gémellaires. Le Chemin de Damas*, Le Biocreux-poésie, 1980, 70 p.

Proses poétiques mettant en scène un sujet qui n'oublie rien de ce qu'il a vu, entendu, touché, goûté et vécu. La série des quatre gémellaires est peut-être la plus émouvante, la soif se disant plus haut. D'autres poèmes sont des récits minuscules à la limite du sans-effet. Cette inégalité surprend de l'auteur de *la survie*.

JACQUES, Maurice, *Les voix closes*, florilège, Éd. Naaman, 1980, 77 p., coll. « création », no 77.

Les mots coulent à flots pour réaliser le programme de chaque poème des six suites, pour moduler les chansons tropicales, faire parler les enfants sans âge. « Toi/mon tam-tam/toute la géographie de mon île/dévêtue... j'ai sculpté mon tambour dans les cadences de tes hanches ». Voici un important recueil du dramaturge et conteur haïtien.

LAPOINTE, Gatien, *Arbre-radar*, l'Hexagone, 1980, 142 p.

Textes issus de la maturité du plaisir, frissonnants d'actes et de présences, et qui délivrent, égaux à eux-mêmes entre un vivre et un écrire. Le corps syntaxier, enchaînant en enfilade les paradigmes de la bouche qui jouit de parler. À force de jouissances et de frottements, la langue émet jusqu'au texte les vibrations reçues échangées rendues. Le lecteur ne peut s'empêcher d'être lyrique, mais froidement, dans les circonstances, quand il se découvre liseur-acteur, comme dans l'incandescence rimbaldienne.

LÉGER, Pierre, dit Pierrrot-le-fou, *Si vous saviez d'où je reviens*. Texte vécus, Éd. du Noroît, 1980, 67 p.

Complainte du « coureur des bois québécois de la solitude américaine », du « clochard cyclique ». « Assisté social, vagabond fonctionnel et poète marginal, quel puits de résistance ! On dirait un privilège ». Bien qu'il n'aime pas les professeurs à qui il a donné « une misère du cibouère », un professeur peut dire à Léger qu'il module avec bonheur sa bohème, sa révolte, ses voix, sa claire voyance, sa négation, ses amours.

LÉTOURNEUX, Joseph-Henri, *Pylônes*, VLB éditeur, 1979, 101 p.

Ce qu'est la ville de vivre et le silence qui persiste entre les clameurs. Le travail poétique se marie à tous les autres travaux. La conscience d'une relation est forte et donne lieu à de fréquentes interpellations, à des phrases invocatives, ou simples de l'assertion la plus nue. Bavardage exclu. Chantiers de lecture issus de ce livre selon toute apparence émiétté. Refus d'une histoire avec un sens à retrouver. La phrase ronde roule jusqu'à plénitude, puis s'efface. « Essaim, espace ! Ruche ».

MATTEAU, Robert, *Un cri de loin*, Éd. Sherbrooke, 1979, 79 p.

Vraiment un recueil de poèmes, en trois parties, exprimant les sentiments de tout le monde, mais en des mots qui chantent. M'étonne cette violence retenue qui repousse tout ce qui est prétention, commande et autorité. L'écriture joue ici pleinement son rôle de catharsis.

MUIR, Michel, *J'adresse aux oiseaux* (Fantaisies en prose), Éd. Sherbrooke, 1980, 114 p.

Proses et poèmes se relaient dans un long cantique de joie universelle. Nous sommes au jardin d'Éden avant toute épreuve, toute souffrance et toute mort. Triomphe de l'amour aussi, et des bonheurs d'expression. « Ta rondeur me courbe l'orgueil vertical ». Au fil de ma lecture, j'en arrivais à croire que nous n'avons pas quitté le paradis. Vous le croirez aussi.

NEPVEU, Pierre, *Couleur chair*. Avec quatre dessins de Francine Prévost, l'Hexagone, 1980, 92 p.

La première impression est celle du travail sur la syntaxe du vers et du poème. Des titres comme « le temps parfait », « messages sur un état d'esprit », « parois »,

«opérations», refoulent le hasard de la précision. Ils font, par eux-mêmes, penser, surtout ce «scénario pour un amour définitif», qui se répercute dans un verset respirable: «Le temps oublie ses traces, éclabousse les nerfs de petits rêves instantanés, chocs électriques des esprits compatibles». Poésie de pensée et d'actions, qui parle l'amour moderne, le temps-passion, les proches espaces de la tendresse.

PEOTTI, Francine, *Poèmes I*, Passeport blasphématoire pour l'hiver québécois, Le Biocreux-poésie, 1980, 67 p.

Une poésie excellente au moins dans ses titres, dont le principal. Les poèmes manifestent la peur d'énoncer un sujet qui ne profite pas de la chance de l'espace et de l'arme textuelle. Trop d'infinitifs, dans le décousu érigé en pratique. On est malheureux de lire: «Va/je n'existe pas/De quelle mort s'agis-tu?» Pourtant la *phallaise* était prometteuse.

POZIER, Bernard, *Tête de lecture*, Écrits des Forges, 1980, 76 p., coll. Les Rouges-gorges, no 28.

Ennemi du cliché culturel ou scriptural, pourfendeur du «fonctionariat littéraire» et des autres pensions à vie, B. POZIER tente de «situer le contexte de l'organisme machinique». Parcourir le stimulant lexicale des 74 définitions tiltantes et le discours manifeste de l'éclatement de tout écrit. POZIER actualise les concepts technologiques et analytiques dans une performance que seul l'avenir accrédi-tera. Faut-il rappeler avec lui que le jet est l'apprivoisement mutuel, l'usage, la série de rencontres/échanges, le résidu, une quelconque relation envisagée sous l'angle de la dette. Ne pas l'oublier, ou l'apprendre.

ROYER, Jean, *Faim souveraine*. Avec un dessin de Roland Giguère, l'Hexagone, 1980, 60 p.

Célébration de l'amour qui dure entre des moments intenses. Trois suites qui s'intitulent: «Faim souveraine», «Corps nouveau» et «nous l'amour», cherchent à réinventer ce qui n'est pas donné. Sous les nombreuses épigraphes se déploient des poèmes plutôt courts, richement titrés, modulant plus la faim que la satiété, le présent que le passé. «Le Dernier Poème», en titre et en lieu, commande à la Mère de vivre en paix. «J'étais né pour l'Amour». N'est-ce pas pour cette faim inextinguible?